

Michaël de Saint-Cheron

**L'HOMME PRÉCAIRE ET LA LITTÉRATURE
ET LE SENS DU MONDE**

Notre acheminement vers la parole malraucienne dans sa réalité transcendante ne se comprend qu'à la manière d'une géodésique et non d'une ligne droite, car de même que la courbe suit le mouvement et la forme de la terre, nous avons tenté de suivre, le mouvement et la forme du *Miroir des limbes* et de *La Métamorphose des dieux*. Avec *L'Homme précaire et la littérature*, Malraux acheva plus que son œuvre, sa vie même. En le lisant, on pense aux dernières œuvres des grands musiciens, aux derniers Quatuors de Beethoven et de Schubert, aux dernières compositions de Bach ou de Mozart, et tout autant aux *Peintures noires* de Goya, aux dernières toiles de Rembrandt et de Hals.

« Il y a une formule de l'énergie et pas du sens de l'homme », écrit Malraux dans son livre, pour marquer une fois encore l'indéfectible mystère de la vie, de la mort. Mais qui dit mystère présuppose par la force des choses explication cachée, réponse tenue secrète, voire indéchiffrable, à cause de notre incapacité à savoir discerner ces signes qui convergent parfois vers la non-absurdité des choses. Mais n'est-ce peut-être pas un mystère, car sans doute n'y a-t-il rien à dévoiler, rien à révéler.

Dans *Les Noyers*, Malraux fait dire à Mölberg : « Si le monde a un sens, la mort doit y trouver sa place, comme dans le monde chrétien ; si le destin de l'humanité est une Histoire, la mort fait partie de la vie ; mais sinon, la vie fait partie de la mort. Qu'on l'appelle histoire ou autrement, il nous faut un monde intelligible. » A quoi répond l'interrogation de *L'Homme précaire* : « Aucune question n'interroge l'homme de façon aussi pressante que celle qui lui demande le sens de la vie, puisqu'elle est posée par la mort. La vie a un sens, s'il s'appelle la Révélation. Mais du XIX^e siècle, est née la conviction que l'homme pouvait comprendre le sens de la vie comme il pouvait comprendre son histoire. Cette histoire avait pour fin de rendre intelligible l'aventure de l'humanité, le secret du cosmos. Elle répondait à un :

comment. Le sens répond évidemment à un : pourquoi. Et, le plus souvent, par le contraire de l'intelligible : le mystère au sens religieux.»

Une phrase de *L'Homme précaire et la littérature* est troublante : « Que la mort existe, et que seule lui réponde la Crucifixion, appelle avant tout le pathétique.»¹

Cette image de la croix semble avoir hanté Malraux; elle l'a, quoi qu'il en soit, profondément marqué, pour que *D'une jeunesse européenne* à *L'Homme précaire et la littérature*, soit en cinquante ans d'écriture, elle resurgisse avec tant de force. Quel autre écrivain ou philosophe agnostique ou athée eût écrit une telle phrase ? Imagine-t-on Proust, Sartre ou Camus l'écrire? Même la célèbre parole qui termine les *Cahiers* de Valéry : « Le mot Amour ne s'est trouvé associé au nom de Dieu que depuis le Christ² », n'est pas de même nature, car elle n'a pas ce caractère quasi irrémédiable. Rarement sans doute, Malraux n'aura parlé avec un accent si fortement chrétien, tant il est vrai que ni un juif, ni un musulman, ni un bouddhiste ne pourrait admettre une telle réflexion, car il est clair que pour un non-chrétien, la Crucifixion ne saurait d'aucune manière être une réponse à la mort. Est-il si sûr d'ailleurs qu'elle réponde à celle des chrétiens dans leur ensemble ? Cette assertion fait figure d'intruse dans ce livre résolument non-chrétien, si ce n'est de culture. Toutefois, mettons-la en perspective avec cette pensée de Jung que rapporte Mircea Eliade dans son essai *Briser le toit de la maison*³ : « Dieu s'est fait homme pour racheter son injustice à l'égard de Job... » De même que ni l'incarnation, ni la crucifixion n'ont de sens hors de la foi chrétienne, aucune cause justificative ne peut en rendre compte.

Dans les *Antimémoires*, vers la fin de son dialogue sur les camps entre quatre revenants, Edmond Michelet, un dominicain, un républicain espagnol, une rescapée de Ravensbrück, et lui-même - dialogue auquel il participe peu - Malraux rapporte cette parole, qui semble être la sienne : « - Si la mort n'est pas... un débouché vers Dieu, il n'y a peut-être rien à dire. Mais, je crois qu'il y a toujours la place pour la Charité... N'est pas athée qui veut ! »

Il est curieux de constater avec quelle force il insiste dans ce chapitre sur la réapparition de Satan avec les camps. Mais Satan a-t-il seulement un sens hors d'un contexte religieux, en

¹ Gallimard, 1977, p. 326.

² *Cahiers*, C.N.R.S., T. XXIX, p. 911. Paul Valéry oublie *Le Cantique des cantiques*.

³ Gallimard, « les Essais », 1986.

particulier judéo-chrétien ? Pour Malraux, il est clair que Satan est le Mal absolu et dans son livre sur Goya, *Saturne*, il explique le sens qu'il donne à cette image : « Pour un agnostique, une des définitions possibles du démon est : ce qui, en l'homme, aspire à le détruire⁴ ». C'est dans ce contexte-là que l'image de la crucifixion répondait en lui à l'image de Satan. C'est exactement le sens de cette parole confiée à Guy Suarès : « Ce n'est pas ce que le Christ a dit qui est la réponse au Mal, c'est ce qu'il a assumé⁵ ». Mettons-la en parallèle avec celle de *L'Homme précaire*. C'est pourquoi à Chartres, devant les trois cents survivantes françaises de Ravensbrück présentes, aux côtés de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Malraux récita, en le scandant de sa voix pathétique : « le verset lugubrement illustre prononcé pour tous puisque la douleur est partout: Stabat Mater dolorosa, Et la Mère des douleurs se tenait debout⁶ ... ».

Il est vrai qu'aucune autre religion ne mit autant l'accent sur la rédemption par la souffrance que le christianisme, peut-être pour mieux toucher le cœur des hommes, alors que le bouddhisme, lui, est tout orienté sur la nécessité d'échapper au malheur, d'échapper à la souffrance en atteignant la sagesse.

Même si Malraux fut particulièrement sensible à ce rapport entre le sacrifice et la Rédemption, il ne croyait pas à la Rédemption, comme le note Marius-François Guyard⁷ dans sa notice sur *Lazare*, où il fait une citation, qui pourrait prêter à confusion, du fait des coupures opérées dans le texte : « Moi qui ne crois pas à la Rédemption » écrit-il, « j'en suis venu à penser que [...] le sacrifice seul peut regarder dans les yeux la torture, et le Dieu du Christ ne serait pas Dieu sans la crucifixion . » Or, la phrase complète est la suivante : « Moi qui ne crois pas à la Rédemption, j'en suis venu à penser que l'énigme de l'atroce n'est pas plus fascinante que celle de l'acte le plus simple d'héroïsme ou d'amour. Mais le sacrifice seul [...]. » Le phrase originelle est bien moins péremptoire et prédicative que celle qui est citée dans l'appareil critique.

Dans *Hôtes de passage*, Max Torrès⁸ énonce un principe de la théologie négative une parole pour le moins énigmatique : « Le tragique de la mort de Dieu n'existe que pour un chrétien. Dieu meurt de son incarnation dans l'histoire ». Bien que Malraux mette cette parole

⁴ *Saturne, le destin, l'art et Goya*, Gallimard, nouvelle éd. 1978.

⁵ *Op. cit.*

⁶ *O.C.*, III, *Oraisons funèbres*, op. cit.

⁷ *Op. cit.*, p. 1137.

⁸ Max Torrès, serait, selon Jean Lescure, une "réincarnation de Max Aub", cf. *Album Malraux*, la Pléiade.

dans la bouche de son interlocuteur imaginaire, on peut se demander si elle correspond pas à sa propre conception du monde. Il est, quoi qu'il en soit, indéniable que c'est bien dans la très chrétienne Allemagne du XIX^e siècle, que Nietzsche lança ce cri à la fois désespéré et prophétique : « Gott ist tot » Il n'a pas dit « Christus ist tot », ce qui aurait été profondément différent, mais bien : Gott, Dieu. La question est donc de savoir si oui ou non Dieu est mort de son incarnation, comme l'écrit Malraux, car si c'était effectivement le cas, et il le savait bien, seul le Dieu des chrétiens ou le Dieu des seuls chrétiens serait mort. Au cri de Nietzsche répond aujourd'hui les paroles terribles de Levinas, qui ne peuvent laisser indifférent aucun des croyants au Dieu révélé d'Abraham, Jésus et Mahomet : « Peut-on demeurer juif devant un Dieu qui rompt l'alliance, qui cesse de répondre, qui refuse le recours, qui vous laisse mourir, comme s'il vous avait abandonné ? Ne prend-on à la légère, en restant juif, le désespoir – et peut-être les doutes – de ceux qui allaient mourir⁹ ? »

Devant cet abîme, on est en droit de penser que la parole de Malraux-Torrès : « Le tragique de la mort de Dieu n'existe que pour un chrétien », n'est pas exacte, que le Dieu mort à Auschwitz – comme au Cambodge, au Rwanda – est un dieu qui n'a jamais existé que dans l'esprit de ceux qui espéraient vainement en lui. Et Malraux avait rompu avec lui dès avant que Satan ne réapparaisse sur le monde.

C'est que seule une Révélation peut répondre à un pourquoi alors que la science comme l'histoire ne peut répondre qu'à un comment. Mais l'ère de l'épilogue dans laquelle nous vivons, n'a pas pu écarter la transcendance et il se peut que toute transcendance porte en elle les prémices d'une Révélation, pas forcément religieuse, au sens théologique, mais certainement métaphysique. N'est-il pas surprenant que l'univers, lui, soit intelligible sur le plan mathématique et non l'être humain ?

Notre incapacité à comprendre l'origine du hasard ou à prédire l'avenir, comme celle à répondre au pourquoi la vie, seraient-elles liées à nos limites intellectuelles ou plutôt à une impossibilité constitutive de l'homme à connaître ce qui touche aux choses ultimes ?

Si le monde est, pour les physiciens, intelligible, mathématiquement parlant, la vieillesse, la souffrance et la mort ne le sont pas. L'homme depuis qu'il pense, accepta avec beaucoup de légèreté que la vie ne puisse se maintenir que sur la mort des générations précédentes. Comment avons-nous pu si facilement nous résigner à ce que la mort de nos

⁹ « Le scandale du mal », *Les nouveaux cahiers*, n° 85, été 1986, p. 15-17.

aïeux soit la loi qui permette aux générations suivantes de vivre et de procréer à leur tour, en multipliant la mort. L'homme aurait raisonnablement pu se révolter contre l'humaine condition en refusant cette logique de mort. Sans doute, les religions et ses prêtres jouèrent là un rôle déterminant pour préserver la vie, même si, dans le christianisme, l'appel paradoxal à la virginité des uns et au devoir de procréation des autres, a pu susciter ce que Unamuno nomma naguère « l'agonie du christianisme¹⁰ », au sens propre du terme *agonia*, signifiant lutte, combat. L'agonie du christianisme est donc le combat entre la persévérance de la chair chez les uns et le désir de ne pas se reproduire chez les autres. Si les vierges et les moines avaient réellement réussi leur mission, le christianisme apostolique et orthodoxe se serait éteint depuis bien longtemps.

La procréation, si elle nourrit la mort, n'en est pas moins plus forte que la peur de mourir. Comme si du plus loin que vient l'être humain, l'idée de la métamorphose comme loi du monde avait été implicitement acceptée.

Il faut relire ici les propos que Malraux tint en 1975 sur cette problématique, pour bien saisir l'étendue de sa conception de la métamorphose : « L'essentiel de ma pensée, c'est la métamorphose. Au bout du compte, pour ce qui est de la vie et de la mort, c'est peut-être une pensée beaucoup plus optimiste qu'elle ne paraît à première vue, parce que, si vous vous mettez à dire : concevoir la mort est proprement impossible, mais que vous posez ça en même temps dans la perspective de la métamorphose, alors, le mélange est vivable¹¹. » Le ton de ses paroles a quelque chose de curieusement serein, de quasi bouddhique dans l'expression, fait des plus rares sur cette question, pour un homme qui ne croyait bien évidemment pas à la métempsycose.

L'aléatoire n'est pas l'ultime « instance de l'homme tragique », de même que le tragique ne saurait être la dernière instance de l'homme précaire. La très troublante question que nous posent à l'heure du passage de millénaire, quelques-uns de nos penseurs majeurs, est de savoir si oui ou non nous serions les fils d'Adolphe Eichmann et de Pol Pot, et si nous le sommes bien, comment pouvons-nous briser cette culpabilité écrasante autrement que par une responsabilité de l'ordre de la transcendance ? On peut s'étonner de ce que Malraux ne se

¹⁰ Cf. Miguel de Unamuno, *L'Agonie du christianisme*, traduction française de Jean Cassou, Berg International, Paris.

¹¹ Cahier de l'Herne, 1982, p. 160, entretien avec Jacques Legris.

soit jamais vraiment posé la question, car c'est bien l'une des plus puissantes interrogations que nous puissions nous poser en quittant le XX^e siècle si chargé d'atrocités et de ténèbres.

Sur un tout autre plan, il avait pressenti que l'aléatoire dans lequel l'homme moderne était entré, était comme une projection de la réalité la plus essentielle de la théorie quantique, où l'indétermination fondamentale introduite par elle dans la nature, avait brisé le déterminisme inhérent à la physique classique, héritée de Newton. Non seulement la physique quantique serait entrée dans l'ère des probabilités et du hasard, ainsi que les mathématiques – dont certaines questions d'arithmétique (relatives aux équations «diophantiennes», - de Diophante, mathématicien grec du IV^e siècle - où l'on cherche des solutions sous forme de nombres entiers¹²) n'ont d'autre réponse que totalement aléatoire, quel que soit le raisonnement utilisé, mais l'art et finalement l'homme lui-même. C'est notre civilisation tout entière qui proclame l'ère de l'aléatoire.

A quoi renvoie l'aléatoire, sinon à la métamorphose comme loi du monde ?

L'humain échappe par sa nature à toute explication rationnelle. Il la récuse, car ni la souffrance ni la mort ne rentrent dans une équation. Dans ses dernières pages de *L'Homme précaire*, André Malraux pose comme jamais encore, l'éternelle question de Leibniz ou de quiconque pense : « Pourquoi n'y a-t-il pas rien ? » Mais ce n'est pas la question principielle. Il cherche désespérément une manière de répondre enfin à l'unique question qui importe - ou au contraire d'écarter la question – celle du Sens. Dans *Les chênes qu'on abat...*, on ne sait exactement qui de lui-même ou de De Gaulle dit : « S'il faut que la vie ait un sens, c'est sans doute parce que lui seul peut donner un sens à la mort... » Pour la première fois, dans *L'Homme précaire*, Malraux s'interroge sur la question en tant que question autant que sur son objet : « Mais la vraie réponse apporte-t-elle un sens ou s'efforce-t-elle d'immuniser l'homme contre la question ? » Pressentir qu'il faille « rejeter la question du sens » fut probablement inspiré à l'écrivain par Jean Hamburger, pour qui le « pourquoi la vie ? », entachée d'anthropomorphisme, était tout simplement une question impropre, dénuée de toute validité en sciences. Et Malraux d'écrire : « Rien ne prouve qu'une civilisation ne puisse se développer dans un tel refus, comme l'être humain dans l'ignorance de la façon dont il mourra¹³. » Serait-ce là une métamorphose de l'interrogation suprême qui hante les humains depuis qu'ils savent qu'ils doivent mourir ?

¹² Cf. « Les mathématiques les plus pures joueraient-elles aux dés ? Hasard et imprévisibilité des Nombres », par Gregory J. Chaitin, in *L'Univers des Nombres, La Recherche*, hors série, août 1999.

¹³ *Op. cit.*

A peine a-t-il parlé de la possibilité de rejeter la question, qu'il écrit à la page 325 : « Il faut que le monde ait un sens pour que ce sens assume la souffrance, le Mal, fût-ce en tant que mystère. (Mais le sacrifice est-il moins mystère que le Mal ?) ». En effet, que l'on réponde ou que l'on rejette la question du sens, rien n'efface la question de la souffrance, du MAL. Et à la même page, Malraux dénie à qui que ce soit la possibilité de ramener « à la raison, le problème du sens de la vie – moins problème qu'angoisse ».

Il ajoute plus loin cette assertion : « L'homme sans Dieu finissait face à la preuve de son absurdité. L'aléatoire ne peut rien contre le Mal, sinon le noyer dans la statistique (encore n'y noie-t-il pas la torture) ». Mais face à quoi l'homme précaire se trouve-t-il, plongé qu'il est dans une civilisation sans transcendance, qui substitua à la notion de Dieu celle de la matière sous toutes ses formes primaires et secondaires, sublimes ou bestiales ? Ce que l'homme moderne a élevé la morale, l'éthique au rang de Transcendant, au point que la philosophie d'après Heidegger tend à opposer le *Dasein*, l'être-là, au *Mitsein*, l'être-ensemble. Autrement dit, rien n'est donné, pas même le fait d'être, il faut le conquérir chaque jour à nouveau sur les forces d'inertie. Si le *Mitsein* n'est pas encore tout à fait l'éthique, il ne s'oppose pas moins à la seule réalité de l'être-de-l'étant, pour révéler un au-delà-de-l'Être, ce que Levinas appelait superbement l'autrement qu'être ou l'au-delà de l'essence. Malraux partageait d'une certaine manière l'idée développée par George Steiner dans les dernières pages de l'épilogue de *Passions impunies*, où il confère un rôle quasiment sacramentel aux plus hauts génies de l'humanité, sauf que Steiner ne s'arrête pas aux artistes mais englobe les scientifiques, comme l'eût fait Victor Hugo, de Socrate à Einstein et aux plus éminents scientifiques contemporains. Chacun d'entre eux « à un degré ou un autre, rachète l'homme ». Mais que rachètent-ils au juste ? Le malheur, la souffrance des uns ou les crimes et la folie des autres ? On attend peut-être d'eux qu'ils se sentent moralement responsables de leurs contemporains et qu'ils travaillent pour l'humanité et non dans l'indifférence de son sort.

L'aléatoire, poursuit Malraux, « agit contre la mort – contre l'accusation de toute vie par la mort – de façon corrosive, en liant tout problème métaphysique posé par la vie, à un élément de surprise : un monde inélucidable peut être tragique, il est d'abord surprenant. »

Que pourra l'homme précaire pour faire face à ce qu'apportera ce nouveau siècle ? On a trop peu prêté attention aux prévisions proférées par l'écrivain à New-Dehli, dans son discours de réception du prix Nehru le 16 novembre 1974, qu'André Brincourt publia pourtant dans *Le Figaro littéraire*.

Il n'est pas sans importance, que le dernier discours de Malraux hors de France, fut prononcé en Inde et ait été précisément consacré à la survie de l'humanité. Ni que les lignes qui achèvent *L'Homme précaire et la littérature* s'ouvrent sur la question de l'avenir spirituel de l'homme appartenant à la civilisation de l'atome et du cosmos.

Le siècle prochain connaîtra toutes les retombées de la puissance humaine. [...] Aux fléaux mineurs, la raréfaction de l'eau potable par exemple, s'ajoutera la présence des fléaux millénaires, la famine et l'inondation. Un siècle de télévision les supportera-t-il ? Ceux qui les subissent ne les supporteront plus. [...] On ne s'unit pas contre rien. L'ennemi existe aujourd'hui pour quelques-uns, dans dix ans pour chacun ? C'est l'ensemble des retombées techniques, la défense des hommes contre les menaces nouvelles que va faire peser sur eux leur pouvoir illimité. Elle peut sinon nous unir, du moins nous montrer la voie par laquelle l'union échappe à la chimère.¹⁴

Malraux appelait bien du fond de sa raison un *Mitsein*, un être-ensemble, seule manière réaliste de sauver l'humanité, « car c'est de l'homme qu'il s'agit », comme le disait Saint-John Perse. Encore cette union n'est-elle pas une vraie fraternité dans la paix mais un être-ensemble contre un ennemi commun invisible, bactériologique, nucléaire ou épidémique. Aux dangers qui menacent l'humanité de demain, et qui, dans l'esprit de Malraux seraient liés aux retombées de la technologie, aux « séquelles de la puissance », seule une alliance des pays riches et des pays en voie de développement, pourrait efficacement s'opposer.

Rappelons-nous que pour lui la fraternité, voire la communion entre les hommes, est le plus souvent née dans les guerres, les révolutions, et qu'à ce titre, elle a une forme de précellence sur la communion née devant l'art. Et la bataille pour la survie de l'humanité est sans doute la seule qui vaille, avec celle pour « les droits de la faiblesse et du malheur ».

Devant l'aléatoire, ni le monde ni l'homme n'ont de sens, puisque sa définition même est l'impossibilité d'un sens – par la pensée comme par la foi.

C'est la dernière page de *L'Homme précaire*. Et Malraux d'ajouter, non pas pour ne pas nous désespérer, mais parce que c'était vraiment le fond de sa pensée, quelques lignes que nous ne pouvons lire sans nous dire que ce sont parmi les dernières pensées écrites d'un homme, qui, selon les paroles superbes de Jean Grosjean, « nous fait entendre l'âme des hommes sous les voix des siècles, et notre âme sous nos propres interrogations » :

L'aléatoire n'exigea pas l'absurde, mais un agnosticisme de l'esprit ; le tragique n'est pas sa dernière instance, et sans doute n'en a-t-il pas d'autre que lui-même. Pour lui l'homme n'est

¹⁴ *Op. cit.*

qu'objet d'interrogation, à la façon dont le monde l'est pour la science. Et avec autant de rigueur que la chrétienté enfanta le chrétien, la plus puissante civilisation de l'histoire aura enfanté l'homme précaire.

Nous résignerons-nous à voir dans l'homme l'animal qui ne peut ne pas vouloir penser un monde qui échappe par nature à son esprit ? Ou nous souviendrons-nous que les événements spirituels capitaux ont récusé toute prévision ?¹⁵

Ce sont donc les ultimes réflexions transmises par André Malraux que la transcendance aura habité jusqu'à la fin, et ces pensées bouleversées et bouleversantes, échappées de son esprit quelques semaines seulement avant sa mort, nous élèvent vers un « autrement qu'être », possédées qu'elles furent par le souffle du vivant, plus fort que la mort. Aucune désespérance ne perce sous ses lignes, totalement ouvertes sur l'avenir, avec une confondante foi dans la puissance et les possibilités spirituelles de l'humanité.

Salut Malraux à l'aube du nouveau siècle, vous dont l'œuvre restera longtemps dans la mémoire des hommes !

Pour citer ce texte :

De SAINT-CHERON, Michaël : «L'homme précaire et la littérature et le sens du monde», texte mis en ligne le 29 mars 2009.

URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/725-200914mcheron.html>>.

Article téléchargé / consulté le [date exacte du téléchargement].

¹⁵ *Op. cit.*